

COURANT SOCIAL, ÉTAT ET RÉVOLUTION...

Il faut toujours revenir sur les mêmes questions. Les vérités évidentes ne pénètrent dans les cerveaux qu'à force de répétitions. Il faudra proclamer dans 20 ans ce que l'on déclare aujourd'hui sur tous les tons.

A moins... Mais il ne faut pas s'illusionner. Si cul-de-jatte que soit le régime, il tient quand même debout. Sa destruction ne suivra pas la cadence de notre disparition.

Mais quand même on veut croire que notre soif de justice ne soit pas utopique, que la résignation ne liera pas toujours les masses qui souffrent. Dans nos 3 milliards de secondes d'existence, dans nos 28.000 jours de vie, quelle absurdité que ce spectacle terre-à-terre d'une société folle.

Et quelle mauvaise volonté pour faire quoique ce soit.

La jeunesse d'université ne sait plus épauler le prolétariat. Si elle se préoccupe de la question sociale ce n'est pas pour l'émancipation mais pour le lucre.

La majeure partie de ce qu'il y a d'intellectuels dans le pays fait preuve de platitude devant les maîtres du jour.

Les techniciens ne comprennent pas leur devoir social. Ils préfèrent avoir la considération du patron et laisser les travailleurs à leur sort.

Les savants excellent à la fabrication des œuvres de mort profanant la science dont ils se réclament.

Voilà où nous en sommes. Dans une époque où les valeurs positives seraient d'une utilité urgente, on assiste à ce délabrement de la Pensée, à cette destruction des solidarités, à cette négation du sens social, à ce besoin absurde de s'évader seul laissant les autres dans l'Enfer. On assiste à cette dérobade individuelle qui se traduit par une cacophonie abominable.

C'est là tout l'héritage d'une vie en société. Les forces ultimes qui parmi les forces pernicieuses permirent à cette dernière de survivre sont même ignorées. Où allons-nous!

Le siècle ne permet pas de se claquer murer dans une tour, d'ivoire, ignorer les bruits du dehors, de se frayer une voie dans une jungle sans pitié.

Comme la production, la souffrance est sociale. Il faut s'arracher d'elle.

Le monde tel qu'il est conçu fabrique des demi-gorilles. On peut avoir le crâne luisant, des lunettes d'écailler et la parole aisée et représenter ce qu'il y a de pire dans l'espèce.

Sans doute, la responsabilité est partout. Chez celui qui fait souffrir comme chez celui qui souffre. La vieillesse mérite souvent son agresseur. La tâche est immense et il faudrait une bonne volonté générale. Non pas parmi les satisfait, certes, mais parmi ceux, innombrables qui sentent le poids de la domination et de l'exploitation.

Il y a beaucoup à faire dans tous les domaines. Mais il importe avant tout que la sécurité sociale soit instituée. Il importe avant tout que la misère recule parce qu'elle n'a pas de raisons d'être devant de considérables accumulations de richesses: il importe que l'Autorité soit brisée parce que c'est un instrument de peur et de faiblesse. Tout le problème est là: répartition de la richesse publique selon les besoins de chacun, sans

s'inquiéter du mode de partage qui ne loue pas étant donné l'ampleur des forces productives, les possibilités de richesses dont sont capables l'outillage moderne et la population. Lorsque chacun et chacune pourront disposer du maximum existant, nous verrons disparaître de nombreuses tares sociales qui empoisonnent l'atmosphère ambiante.

Sans doute, que chacun puisse dans le réservoir des richesses pose des problèmes complexes. Les subdivisions étanches de milieux sociaux sont mises en question: les nombreux compartiments débordent, même les deux grandes généralisations de classe. C'est tout cela qu'il faut brasser, fondre pour en sortir une homogénéité basée sur la satisfaction libre de besoins normaux et variés.

C'est là que notre tâche de révolutionnaires apparaît avec netteté. Nous accentuons une évolution qui suit son cours de par les insaisissables et contradictoires réactions sociales, influant un peu comme une de ces boules de billard, choque plusieurs d'entre elles.

Petit à petit nous toucherons l'objectif. Les faits commandent l'action. Il n'est pas en notre pouvoir de fuir par la tangente. Nous sommes dans la commune misère, nous en sortirons globalement parce que nous joindrons nos actions individuelles à une action collective de masses. Nous connaissons le grand danger. Une centralisation étroite se dessine aidée par une sorte de vertige des masses pour le nombre et la force. Ainsi le programme de la lutte sociale risque d'être compromis. Ainsi l'on risque de perdre les raisons dominantes de la transformation nécessaire.

Comment nous faire croire que l'État Prolétarien sera plus doux que l'État Bourgeois? Comment oublier que l'État n'est pas une machine qui se manipule aisément? Comment prétendre que la machine de l'État n'a pas sa marche à elle? L'État, cette superposition de bureaux, cette forteresse bureaucratique, cette dictature de la circulaire, cette masse aveugle d'automates irresponsables, l'État, force absurde, avec ses organes de contrainte, aurait-il encore place dans un monde nouveau?

Mais pourquoi ne pas voir qu'en intronisant l'État on ne change rien, qu'il n'est pas possible de faire de lui un levier d'émancipation parce que c'est un instrument de domination, de répression, sans quoi, il ne serait pas État? A quoi bon changer la forme si le fond est identique à lui-même. Tout d'abord l'État ne s'entretiendrait-il pas en percevant une plus-value capitaliste, différence entre la valeur de la force travail et ce qu'elle est payée?

Ne serait-ce pas lui qui fixerait le barème des salaires sans qu'une grève puisse limiter ses abus? N'est-ce pas lui qui persécuterait comme «*contre-révolutionnaires*» tous ceux qui s'insurgent contre son «*ordre*» abominable protégeant une floraison de privilégié?

Nous voulons mettre les hommes sincères en garde contre une stupide idolâtrie de l'État. L'État n'est qu'une excroissance parasitaire qui doit être retranchée.

Condamnons définitivement l'État Prolétarien comme une résurrection hypocrite de l'oppression. Il est nécessaire avant que la lutte s'engage qu'il y ait au départ un accord à ce sujet.

Il ne faut pas que les prolétaires acceptent avec résignation l'étatisme. Les victimes de l'*«organisation»* sociale ont pour devoir de réagir contre toutes les formes de domination. Qui dit domination dit amputation de la vie de chacun au bénéfice des rusés profiteurs.

Si le combat doit s'engager, l'action doit se dérouler logiquement. Aucun obstacle ne doit nous intimider. Aucune entité ne doit paralyser notre progression.

Si le prolétariat n'est pas capable d'abattre l'État, son action sera nulle. Il n'aura pas avancé d'un centimètre. La généalogie des maîtres se sera peut-être modifiée mais ils auront les dents aussi longues que les précédents. Cela, il faut que chacun le comprenne. Et ce n'est pas aux anarchistes, bien sûr qu'on s'adresse, mais à ceux qui ne le sont pas, à ceux qui ont peur de l'être, comme si l'on devait craindre d'aimer la liberté pour soi et pour les autres, de vouloir la Justice devant tant d'iniquités, d'exiger le bien-être auquel tout être humain a droit.

On reste confus devant l'aberration collective. On en est à se demander si l'idée de lutte, même, existe.

Pourtant les faits sont fortement révolutionnaires. De par le monde une puissante agitation se manifeste sous toutes sortes de formes. Ces formes se ramènent toutes à une grande loi: le besoin de vivre.

Le besoin de vivre toujours mieux, d'être toujours plus libre est une force contre laquelle les pires réactionnaires ne pourront rien ainsi que les fameux dictateurs prolétariens que nous démasquons comme d'odieux négriers.

Il faut que dans le Prolétariat on comprenne que le fédéralisme anarchiste, système de communes se fédérant entre elles est l'institution qui convient au développement mental de l'époque. Les systèmes centralisateurs sont à mettre au musée des antiquités. Institués présentement ils personnifient le pire des anachronismes. C'est la roue de l'Histoire qui tourne à l'envers, c'est la volonté absurde de redescendre deux fois le même fleuve.

On n'insistera jamais assez pour que cette vérité soit comprise pour empêcher que la Révolution qui vient, soit derechef escamotée. C'est le prolétariat qui transformera le régime mais c'est lui qui doit en bénéficier. La victoire ne doit pas se muer en défaite, ses souffrances ne doivent pas servir à consolider de nouvelles autorités toujours basées sur la force orientée contre lui.

L'engagement social est plus proche que nous le supposons. D'ici peu des événements impérieux vont nous submerger comme des vagues. Il s'agira alors de ne pas perdre conscience, de ne pas déoyer la lutte qui doit avoir pour but d'exproprier les moyens de production, de transport, de crédit, de les remettre entre les mains de la collectivité qui leur donne un sens social, d'organiser l'agencement économique et administratif sur la base syndicale et communale.

Il ne conviendra pas de détruire les armements tant que la Révolution n'aurait pas gagné le monde, car Alors, ce serait compromettre l'œuvre révolutionnaire, et se serait pour la Sainte Alliance cléricalo-étatique-co-capitaliste un jeu d'enfant pour écraser la Révolution qui n'aurait pas su se prémunir.

A l'armée permanente et prétorienne nous opposerons le Prolétariat armé. Les arsenaux, contrôlés par les syndicats et placés sous bonne garde, seront la meilleure garantie du développement constructif de la Révolution.

L'écrasement de toutes les révolutions a été opéré par la force, il faut donc que les révolutionnaires protègent par tous les moyens le régime nouveau où le Capitalisme et l'État auront vécu avec l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme. Ce n'est que dans la mesure où les prolétariats auront détruit les régimes qui les oppriment, que les armements seront détruits à leur tour; aucuns communauté n'aura le désir d'en agresser une autre, les causes de conflit ayant disparu.

Les échanges économiques s'effectueront à chaque échelon par simple jeu d'écritures. Les régions excédentaires secourront les régions déficitaires et ces dernières expédieront aux premières ce qu'elles ont en plus grande quantité.

Il ne sera plus question d'ouvrir des débouchés à coup de bombe atomique ou d'hécatombes. Les plus grandes difficultés seront résolues par l'entente cordiale. La course aux profits n'ayant plus cours, cette entente sera singulièrement facilitée.

C'est dans cette voie que le monde rengage. Il n'est pas possible qu'il hésite davantage. Tôt ou tard, il comprendra la logique et la suivra.

ZINOPoulos Mario.